

# Le luthérien Felix Mendelssohn (1809-1847)<sup>1</sup>

Sébastien Fath

Historien, chercheur au CNRS (laboratoire GSRL)

Né le 3 février 1809 à Hambourg (alors sous occupation française) et décédé le 4 novembre 1847 à Leipzig à l'âge de 38 ans, c'est par sa musique que Jacob Ludwig Felix Mendelssohn Bartholdy est resté, pour la postérité, « Felix Mendelssohn ». Décortiquée par les musicologues<sup>2</sup>, appréciée des mélomanes, son oeuvre est dense, variée, inspirée : celle d'un « musicien complet »<sup>3</sup>. Elle est composée de concertos, d'oratorios, de symphonies, de musique de chambre et musique pour piano, toujours appréciés par les mélomanes deux siècles après la naissance du musicien. Mais si c'est avant tout par son art que s'est fait connaître ce compositeur allemand du début de la période romantique, il ne faut pas oublier que d'autres aspects de sa biographie ont marqué son temps, en particulier sur le plan religieux. Mendelssohn est en effet un transfuge célèbre, passé du judaïsme au protestantisme. Ce passage n'est pas passé inaperçu, sinon sur le moment, du moins dans le cours ultérieur de la vie du compositeur, et il a exercé une profonde influence sur l'oeuvre même de Mendelssohn. L'impact de ce basculement du judaïsme vers le protestantisme justifie que l'on s'interroge sur ce retournement religieux : un parcours qui part d'une famille juive (I), pour s'achever, après le virage familial vers le christianisme (II) dans une identité luthérienne assumée, mais sans doute sans renier une part de judaïté, dans des proportions qui font débat (III).

## I. Une famille juive des Lumières

C'est à Hambourg, dans une famille juive très aisée, qu'a vu le jour Felix Mendelssohn. Mais très vite, à l'âge de deux ans, il quitte Hambourg avec ses parents, fuyant l'occupation française qui faisait courir des risques de plus en plus grands au père de Felix. Ce père, Abraham Mendelssohn, est banquier, un homme d'affaire qui utilisera à son avantage, pendant plusieurs années, les circonstances du blocus commercial imposé par Napoléon depuis 1806 à l'Angleterre, avant de partir pour des cieux moins dangereux à Berlin<sup>4</sup>. Abraham Mendelssohn est lui-même fils du philosophe Moïse Mendelssohn (1729-1786), que

<sup>1</sup> Etude présentée lors du colloque franco-allemand « La famille Mendelssohn, une saga oecuménique dans les tourmentes de l'histoire ? », organisé par Philippe Olivier dans le cadre de l'Association Universitaire et Artistique de Neuilly, 9 février 2009.

<sup>2</sup> Pour trois synthèses récentes en français, voir Jérôme Bastianelli, *Felix Mendelssohn*, Paris, Actes Sud, 2008, Brigitte François-Sappey, *Felix Mendelssohn : la lumière de son temps*, Paris, Fayard, 2008, et Philippe Olivier, *Felix Mendelssohn, un intercesseur culturel ?*, Paris, Hermann, 2009.

<sup>3</sup> Yvonne Tiénot, *Mendelssohn, musicien complet*, Paris, ed. Lemoine, 1972.

<sup>4</sup> Cet épisode fondateur dans la petite enfance de Felix Mendelssohn est racontée avec force détails dans le chapitre 1 (« Beginnings ») de Peter Mercer-Taylor, *The Life of Mendelssohn*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

l'on considère comme le père du mouvement des Lumières au sein du judaïsme, qu'on appelle la Haskalah<sup>5</sup>.

### L'héritage de la Haskalah

Primé par l'Académie de Berlin, cité par Emmanuel Kant dans la seconde édition de la *Critique de la Raison Pure* (1787)<sup>6</sup>, Moïse Mendelssohn avait reçu le statut de juif protégé extraordinaire (*außerordentlicher Schutz-Jude*) de la part du roi de Prusse, ce qui lui permettait d'échapper à la plupart des discriminations dont étaient alors communément victimes les juifs d'Europe centrale. Considéré comme un des fondateurs du judaïsme moderne si l'on suit notamment son biographe, Dominique Bourel<sup>7</sup>, Moïse Mendelssohn plaidait pour une société de tolérance, inspiré de John Locke, soulignant la nécessaire indépendance du religieux vis-à-vis du politique, et réciproquement. Ami proche de Gotthold-Ephraïm Lessing (1729-1781), le 'Voltaire allemand', lui-même fils de pasteur protestant<sup>8</sup>, Moïse Mendelssohn était un esprit libre, ouvert à tous les vents du savoir. L'oeuvre majeure où il a exprimé ces convictions s'intitule *Jérusalem ou Pouvoir religieux et judaïsme* (1783)<sup>9</sup>. Il a naturellement nourri le mouvement de la Haskalah, terme qui vient du mot hébreu *sekhel*, qui signifie « raison », « intellect », encourageant les juifs à l'étude d'objets de science extra-religieux et à l'engagement à tous les échelons des sociétés européennes. Le Talmud n'est plus la source centrale du savoir, l'éducation critique est encouragée, ainsi que l'apprentissage des langues étrangères. L'idée n'est pas de gommer l'identité juive, mais de mieux l'insérer dans les sociétés européennes afin qu'elle s'épanouisse au lieu de s'étioler dans les ghettos.

Mais bien que né au XVIIIe siècle, ce mouvement de la Haskalah, composante juive de l'*Aufklärung*, est encore timide au début du XIXe siècle. Il ne s'est pas encore traduit par la constitution de ce qu'on appellera plus tard, en terre germanique, le judaïsme réformé<sup>10</sup>. À l'époque où Felix Mendelssohn est devenu luthérien, il ne se présentait pour lui que deux choix religieux, le christianisme, dans sa version luthérienne, ou le judaïsme traditionnel, orthodoxe. Le judaïsme des Lumières était une réalité de cabinet, de salon, pas encore une réalité confessionnelle à laquelle on pouvait se rallier.

<sup>5</sup> Egon Friedler, « L'expérience des Lumières, la Haskala », *Plurielles*, n°5, 1996 et Valéry Rasplus, "Les Judaïsmes à l'épreuve des Lumières. Les stratégies critiques de la Haskalah", dans *ContreTemps*, n°17, septembre 2006.

<sup>6</sup> La première édition de la *Critique de la Raison Pure* (*Kritik der reinen Vernunft*) date de 1781.

<sup>7</sup> Dominique Bourel, *Moses Mendelssohn, la naissance du judaïsme moderne*, Paris, Gallimard, NRF, 2004 (640 p). Voir aussi Maurice-Ruben Hayoun, *Moïse Mendelssohn*, Paris, PUF 'Que-Sais-Je', 1997.

<sup>8</sup> Lessing s'est inspiré de sa relation avec Moïse Mendelssohn dans son oeuvre *Nathan le sage* (1779), ardent plaidoyer pour la tolérance religieuse.

<sup>9</sup> Ce livre a été réédité aux éditions Tel Gallimard, Paris, 2007.

<sup>10</sup> Voir Michael A. Meyer, *Response to Modernity: A History of the Reform Movement in Judaism* (1978), réédité en 1995 par la Wayne State University Press. Issu des Lumières, le judaïsme réformé a commencé à se structurer en congrégations à partir des années 1840 à Frankfort et Berlin. Trop tard pour que la famille Mendelssohn s'y intéresse....

## Une ambiance ouverte et cosmopolite touchée par le Romantisme

C'est dans ce petit milieu juif éclairé d'Europe centrale, nourri par les Lumières, qu'est né à Hambourg Felix Mendelssohn, le 3 février 1809. Sa famille, insérée dans les meilleurs cercles bourgeois de la ville, accueille volontiers universitaires, écrivains, musiciens et hommes de science, à l'image d'Alexandre von Humboldt (1759-1859), fameux naturaliste, géographe et explorateur, membre, en France, de l'Académie des Sciences. Autant dire que Felix Mendelssohn a bénéficié dès son enfance d'une atmosphère de stimulation intellectuelle cosmopolite qui l'a ouvert sur tous les courants de pensée de son temps, à commencer par la philosophie, la littérature et la religion. On se situe alors en pleine efflorescence romantique : le *Sturm und Drang* (litt : « tempête et passion »), mouvement artistique qui s'est affirmé dans la seconde moitié du XVIIIe siècle dans le sillage de l'*Aufklärung* (Lumières) germanique, marque les consciences : les idées nouvelles de la Révolution française, la promotion du sensible, des sentiments, des émotions circulent dans les cercles berlinois et viennois. Le jeune Felix Mendelssohn, âgé seulement de douze ans, aura d'ailleurs l'occasion et le privilège de rencontrer Goethe lui-même, alors âgé de 72 ans, en novembre 1821. Goethe, l'homme du Romantisme, figure tutélaire du *Sturm und Drang* ! Mais cette ouverture impulsée par le Romantisme<sup>11</sup> s'inscrit sur le fond d'une société berlinoise restée assez traditionnelle, qui entre dans ce qu'on a pris coutume d'appeler la période *Biedermeier*.

## L'influence de la période *Biedermeier*

Le terme *Biedermeier* n'a été utilisé qu'au début du XXe siècle, venant d'un pseudonyme utilisé par deux auteurs satyriques qui publièrent à Munich en 1855. Il désigne une période comprise entre le Congrès de Vienne de 1815, et les Révolutions de 1848, et qui marque aussi bien l'Autriche que les États de la confédération germanique. Durant une génération s'est épanouie un art bourgeois, conservateur et cossu, centré sur les vertus de l'honnêteté, du travail, du foyer, valorisant les cercles domestiques et privés où la musique de chambre et de salon connaît un essor considérable, avec des compositeurs comme Ludwig Berger, Christian Heinrich Rinck ou Leopold Schefer<sup>12</sup>. C'est durant cette période *Biedermeier*, largement teintée de conservatisme social, qu'a grandi le jeune Felix Mendelssohn, dans une riche famille bourgeoise de Prusse, affirmant un génie musical précoce qui l'érige, aux yeux de Brigitte François-Sappey<sup>13</sup>, comme premier né d'une « génération 1810 » qui compte aussi Schumann, Chopin, Liszt, Wagner... C'est dans ce contexte *Biedermeier* que s'est posé la question d'un changement d'identité religieuse.

<sup>11</sup> Cf. Charles Eliot Rosen, *The Romantic Generation*, Harvard, Harvard University Press, 1998.

<sup>12</sup> Robert Waissenberger (dir.), *Vienne 1815-1848 : L'Époque du Biedermeier : histoire, société, danse, arts décoratifs, architecture, peinture, sculpture, mode, littérature, musique*, Seuil, Paris, 1985.

<sup>13</sup> Cf. Brigitte François-Sappey, *Felix Mendelssohn : la lumière de son temps*, op. cit.

## II. Le passage au protestantisme : un choix familial ensuite assumé personnellement

Comme le rappelle Jakob Katz<sup>14</sup>, l'identité juive en Europe centrale, au début du XIXe siècle, est tout sauf confortable. Marquée par la culture du ghetto, par l'intériorisation du stigmate attaché au soi-disant « peuple déicide », elle est lourde à porter pour nombre de familles juives désireuses d'assurer à leurs enfants le meilleur avenir. C'est dans ce contexte qu'il faut situer Abraham Mendelssohn, père de Felix. Abraham était l'époux de Léa Salomon, soeur de Jacob Salomon Bartholdy (1779-1825), un diplomate prussien dont la famille s'était convertie au christianisme. Il n'était pas aussi attaché que son père à l'identité juive. Pour lui, la priorité résidait moins dans la défense de la spécificité juive que dans l'intégration la plus harmonieuse possible dans la société berlinoise du début du XIXe siècle. Or, cette intégration serait d'autant plus facile que l'identité juive était discrète, voire occultée.

### Le choix parental de tourner le dos au judaïsme

C'est pourquoi Abraham et Léa Mendelssohn ont fait le choix de ne pas élever leurs quatre enfants Felix, Paul, Fanny et Rebecca, dans la religion juive. Larry Todd observe à cet égard qu'entre 1781 et 1811, les registres de naissance de la communauté juive de Hambourg et d'Altona ne comportent pas de Félix Mendelssohn. Abraham et Léa auraient décidé de ne pas faire circoncire leur enfant<sup>15</sup>. Tout en leur procurant, par le biais des meilleurs percepteurs, une éducation de haut niveau (enseignement de la musique, des langues étrangères, de la littérature, de la philosophie, des arts graphiques...), ils ont choisi d'écarter le référent juif au profit du référent chrétien, encouragés par le fait que depuis 1812, les lois conféraient une égalité civique complète aux juifs convertis au christianisme. La foi chrétienne constituait donc quasiment un « ticket d'entrée dans la culture européenne », pour reprendre une expression forte du rabbin Samuel Stahl<sup>16</sup>.

Ce choix de basculer vers l'identité luthérienne s'est d'abord manifesté à l'échelon générationnel des enfants. Felix, Paul, Fanny et Rebecca sont catéchisés au sein du luthéranisme, puis baptisés en 1816. Felix est alors âgé de sept ans lorsqu'il devient chrétien, prenant comme noms supplémentaires Jacob Ludwig. Ses parents se font quant à eux finalement baptiser six ans plus tard, en 1822. La rupture avec l'héritage religieux juif semble donc consommée : la famille Mendelssohn adopte sans retour le luthéranisme, et c'est au sein de cette identité chrétienne que le compositeur Felix Mendelssohn va ensuite évoluer, et affirmer son extraordinaire créativité musicale. Avant de situer plus précisément le rapport personnel entretenu par Felix Mendelssohn avec le christianisme, et plus particulièrement le

<sup>14</sup> Jakob Katz, *Hors du ghetto - L'émancipation des Juifs en Europe, 1770-1870*, Hachette, 1984.

<sup>15</sup> R. Larry Todd, *Mendelssohn, A life in Music*, New York and Oxford, Oxford University Press, 2003, p.29-30.

<sup>16</sup> Samuel M. Stahl, « Felix Mendelssohn : Musical Genius and Jewish Casulaty », article publié sur le site de la Jewish Virtual Library (site <http://www.jewishvirtuallibrary.org/>), à partir d'un sermon délivré le 20 février 1998.

luthéranisme, il convient de rappeler les contours et le poids du luthéranisme allemand au début du XIXe siècle.

### **Le luthéranisme comme nouvelle famille spirituelle**

Le luthéranisme doit son nom à Martin Luther (1483-1546), réformateur allemand qui est à l'origine d'une nouvelle manière d'envisager le christianisme, à partir des fameuses 95 thèses qu'il aurait affichées à Wittenberg, le 31 octobre 1517<sup>17</sup>. Il représente une des quatre grandes branches du protestantisme, avec l'identité réformée ou calviniste, l'identité évangélique et l'identité anglicane. Il a trouvé sa première grande formulation doctrinale dans la fameuse *Confession d'Augsbourg*<sup>18</sup>, texte fondateur présenté à la Diète d'Augsbourg en 1530 par Philippe Mélanchthon (1497-1560), disciple de Luther, en l'absence de ce dernier, alors mis au ban de l'Empire par Charles Quint. À la suite de Luther, les Églises luthériennes ont mis l'accent sur « la justification par la grâce seule, au travers de la foi seule, à cause de Christ seul ». Pour défendre cette conception, elles s'appuient sur l'autorité ultime de l'Écriture, la Bible, suivant le principe du *Sola Scriptura* : la Bible contient toute la Révélation divine, c'est sur elle, et non sur la tradition chrétienne, que doit avant tout s'appuyer le chrétien dans sa vie spirituelle. Cet accent sur l'Écriture fait à certains égards écho à l'attachement des juifs pour la Torah, qui correspond à l'Ancien Testament des chrétiens. Mais il s'articule à la conviction que le Christ est le messie, le sauveur, celui par lequel la grâce divine est communiquée aux êtres-humains gratuitement, conviction à la base de l'élan réformateur de Luther. Il s'appuie par ailleurs sur une liturgie plus riche et plus complexe que celle de la tradition réformée (calviniste), où la dimension sacramentelle reste importante : la Cène ne comporte ainsi pas seulement une dimension symbolique, comme chez les calvinistes. Elle met l'accent sur l'union sacramentelle<sup>19</sup> (que certains spécialistes assimilent à la consubstantiation) au travers de laquelle le pain et le vin consacrés s'unissent avec le corps et le sang du Christ, de sorte que le croyant (et même l'incroyant) qui boit et mange les espèces consacrées boit et mange à la fois du pain et du vin, et le corps et le sang de Christ.

Cette ouverture plus importante qu'au sein du calvinisme à une liturgie sacramentelle s'accompagne aussi d'une valorisation de la dimension sensible de la religion, en particulier au travers de la musique, traditionnellement très importante au sein du culte luthérien. Martin Luther lui-même, très favorable à l'utilisation de la musique, a été l'auteur de nombreux hymnes, dont le plus célèbre est sans doute *Ein feste Burg ist unser Gott* (« C'est un rempart que notre Dieu »), sans doute composé entre 1527 et 1529. Ce cantique paraphrase le *Psaume 46*. On le considère comme le « chant de combat de la Réforme ».

<sup>17</sup> A noter que Felix Mendelssohn, en route pour Weimar, a visité Wittenberg dès le mois d'octobre 1821. Cf. Larry Todd, *op. cit.*, p.81.

<sup>18</sup> Voir notamment : *La Confession d'Augsbourg : 450e anniversaire : autour d'un colloque œcuménique international*, Paris, Beauchesne, 1980.

<sup>19</sup> Doctrine mise en place par Luther dans un de ses premiers textes théologiques : *De la captivité babylonienne de l'Église* (1520).

Traduit en suédois dès 1536, il aurait notamment été chanté par les troupes luthériennes suédoises du roi Gustave Adolphe durant la Guerre de Trente Ans<sup>20</sup>.... Mais c'est surtout dans les temples, chapelles et églises qu'on l'entonne à pleine voix, hommes et femmes, à l'image de tout un répertoire hymnologique en cours de constitution. Ce recours populaire au chant, au cantique d'assemblée, constituait une véritable révolution esthétique, culturelle et religieuse, à une époque où il eut été inconcevable que le public de la messe catholique puisse chanter. Aux origines du choral luthérien<sup>21</sup> se trouve le principe protestant du sacerdoce universel : dans la mesure chaque chrétien peut avoir accès direct à Dieu, sans médiation obligée d'un clerc, il importe de valoriser l'expression individuelle et collective de la foi. Le chant, dans cette perspective, devient à la fois un outil de catéchèse à dimension didactique, et un vecteur d'expression spirituelle communautaire à la portée de tous les chrétiens, hommes et femmes. Rien d'étonnant, dès lors, si la plupart des paroisses luthériennes ont encouragé les chorales, les orchestres, et la pratique de l'orgue. Jean-Sébastien Bach (1685-1750), disparu moins de soixante ans avant la naissance de Felix Mendelssohn, s'est particulièrement illustré dans le domaine de la créativité hymnologique luthérienne. Fervent chrétien, Bach a légué à la tradition luthérienne, et, au-delà, au christianisme mondial, une des plus riches productions de musique sacrée qu'il ait été donné de composer, comprenant notamment de très nombreuses cantates. La partie récitative correspondait à la lecture biblique de la semaine, et l'aria renvoyait à la méditation contemporaine sur le passage biblique.

Au début du XIXe siècle, le luthéranisme s'est largement imposé, et de longue date, dans la majorité des États allemands. Il constitue la religion majoritaire –pour ne pas dire hégémonique– dans le Berlin de Felix Mendelssohn. Il est alors divisé en de multiples courants théologiques, parmi lesquels une tendance rationaliste, développée au XVIIIe siècle sous l'influence des Lumières, et une veine revivaliste, nourrie depuis la fin du XVIIe siècle par l'influence du piétisme<sup>22</sup> de Philipp Jacob Spener (1635-1705) et August Hermann Francke (1663-1727)<sup>23</sup>. Cette dernière a nourri ultérieurement le protestantisme de type « évangélique », particulièrement soucieux de conversion des juifs au christianisme<sup>24</sup>. Mais c'est plutôt sous l'influence du luthéranisme rationaliste des Lumières qu'il faut situer le contexte social et culturel dans lequel la famille Mendelssohn bascule vers le protestantisme au début du XIXe siècle. Ce basculement avait déjà été proposé au grand père de Felix Mendelssohn, le philosophe Moïse Mendelssohn, par l'entreprise de son collègue philosophe Johan Caspar Lavater (1741-1801), mais Moïse Mendelssohn avait fermement rejeté la

<sup>20</sup> Felix Mendelssohn a repris une variation de ce cantique composé par Luther dans la finale de sa *Symphonie de la Réformation*.

<sup>21</sup> Edouard Rœhrich, *Les Origines du Choral Luthérien*, Paris, Librairie Fischbacher, 1906.

<sup>22</sup> Spiritualité conversionniste qui s'est développée au sein du luthéranisme germanique, autour de l'idée selon laquelle la piété personnelle doit être stimulée, nourrie et approfondie au travers de petits cercles de prière et de lecture de la Bible (conventicules).

<sup>23</sup> Sur le piétisme, trop souvent méconnu en France, voir l'excellent ouvrage publié sous la direction d'Anne Lagny, *Les piétismes à l'âge classique. Crise, conversion, institutions*, Lille, Presses du Septentrion, 2001.

<sup>24</sup> Pour un exemple français de ce rapport complexe des protestants évangéliques au judaïsme, entre philosémitisme et volonté de conversion, voir Sébastien Fath, "Le pasteur évangélique Ruben Saillens et le judaïsme", *Archives juives. Revue d'histoire des juifs de France*, n°40/1, 1er semestre 2007, p.45 à 57.

proposition en 1769. Le fils et le petit-fils, en revanche, ont franchi le pas. Felix Mendelssohn ne remettra jamais en cause ce passage du judaïsme au luthéranisme.

### **Promoteur de Bach et auteur d'une *Symphonie de la Réformation***

Quels que soient les débats, et ils sont nombreux (voir plus bas), sur les liens qu'il a continué à cultiver avec ses racines juives, une chose est certaine : en tant qu'individu et compositeur, Felix Mendelssohn a inscrit son parcours de créateur au sein de la tradition luthérienne, sur la base de raisons liées au choix parental, mais aussi au nom d'une adhésion personnelle, assumée, revendiquée : sa correspondance privée l'illustre à l'occasion<sup>25</sup>, tout comme le vif intérêt qu'il a porté à l'oeuvre de musique sacrée du luthérien Jean-Sébastien Bach, qu'il a contribué à revaloriser au début du XIXe siècle : depuis la mort de Bach, personne n'avait interprété la *Passion selon Saint Matthieu*. C'est à Felix Mendelssohn qu'il revient, en mars 1829, d'avoir réinterprété cette oeuvre majeure, prélude à un véritable « *Revival* » de Bach dans toute l'Europe.

Manifestement à son aise dans la tradition théologique et musicale du protestantisme, Mendelssohn a montré tout au long de sa vie une proximité avec la culture des Églises de la Réforme, puisant notamment beaucoup d'inspiration dans ses longues tournées en Angleterre<sup>26</sup> et en Ecosse<sup>27</sup>, et à un moindre degré dans ses séjours en Suisse, horizons marqués par l'impact considérable de la Réformation. Nul hasard s'il est revendiqué comme partie prenante de l'héritage culturel et religieux protestant dans l'*Encyclopédie du protestantisme*, qui lui consacre une notice assez abondante, signée par Edith Weber<sup>28</sup>. Marié en 1837 à une descendante de Huguenot français, Cécile Jeanrenaud<sup>29</sup>, avec laquelle il a cinq enfants, directeur musical des concerts du Gewandhaus de Leipzig, il baigne dans une ambiance protestante. Ceci explique en large partie l'abondance de sa production de musique religieuse, dont de nombreux *Lieder* spirituels, chœurs, hymnes, cantates. Ces oeuvres étaient demandées par des commanditaires protestants. Elles ne préjugent donc pas nécessairement de convictions religieuses personnelles de Mendelssohn. Mais nombre d'éléments convergents invitent à souligner l'intériorisation, par Mendelssohn, d'une certaine ferveur protestante.

Catéchisé et baptisé dans l'Église luthérienne, marié à une fille de pasteur réformé, Felix Mendelssohn n'a jamais fait mystère de sa piété luthérienne, bien qu'il n'ait pas éprouvé la même ferveur que son illustre prédécesseur Jean-Sébastien Bach, ardent piétiste. Son collègue Hector Berlioz a eu l'occasion de le vérifier lors d'un voyage commun à

<sup>25</sup> Voir notamment Gisella Selden Goth, *Felix Mendelssohn's letters*, Vienne, Vienna House, 1973.

<sup>26</sup> Mendelssohn a effectué pas moins de dix visites en Angleterre au cours de sa carrière de compositeur.

<sup>27</sup> De ses pérégrinations écossaises, Mendelssohn a notamment puisé l'inspiration pour la *Symphonie écossaise* n°3 opus 56 (composée à partir de 1826, mais interprétée pour la première fois en 1842) et l'ouverture *La grotte de Fingal* (ou *Les Hébrides*), composée en 1830-31.

<sup>28</sup> Edith Weber, « Mendelssohn-Bartholdy, Felix (1809-1847) », *Encyclopédie du protestantisme*, Paris-Genève, Labor et Fides-PUF, 2006 (2<sup>e</sup> ed.), p.881.

<sup>29</sup> Cécile Jeanrenaud (1819-1959), elle-même fille de pasteur protestant, était réputée très pieuse.

Rome en août 1831 : alors qu'ils visitent ensemble la tombe Tasso, le couvent de San Onofrio et les bains de Caracalla, Berlioz rapporte que sa conversation avec Felix Mendelssohn dérive vers la religion. Berlioz choisit de tenir des propos libertins, sceptiques, et observe que Mendelssohn témoigne en retour d'une « ferme foi luthérienne ». Alors que Berlioz le provoque par des propos mécréants, Mendelssohn glisse sur des pierres. Et Berlioz de s'exclamer : « regarde cet exemple de justice divine ! Je blasphème, et c'est toi qui tombe »<sup>30</sup>...

Oui, si Felix Mendelssohn a rejoint le protestantisme dans sa version luthérienne, ce n'est pas seulement par hasard familial, par volonté paternelle, par pression sociale, dans un contexte européen où il ne faisait pas bon être juif. Il s'est aussi approprié cette réorientation, et c'est en tant que luthérien qu'il a laissé à la postérité une oeuvre musicale riche et variée, dont la fameuse symphonie n°5, dite « de la Réformation ».

Cette symphonie n°5 en do majeur/do mineur, opus 107, en quatre mouvements, témoigne de la force du lien confessionnel entretenu entre Mendelssohn et l'identité luthérienne. Achevée, dans sa version révisée, en 1832 par Felix Mendelssohn, conçue pour un orchestre complet, elle tient son nom de « symphonie de la Réformation » du fait qu'elle a été créée en l'honneur du 300<sup>e</sup> anniversaire de la *Confession d'Augsbourg*, synthèse théologique fondatrice pour le luthéranisme. Felix Mendelssohn aurait en fait commencé à composer cette oeuvre dès 1829, un an avant que Frédéric Guillaume III, roi de Prusse, ait lancé les célébrations du tricentenaire de la *Confession d'Augsbourg*. Mendelssohn espérait vivement que cette composition soit achevée avant le printemps 1830, afin qu'elle puisse être interprétée à l'occasion des festivités du Tricentenaire, organisées à Berlin le 25 juin 1830. Mais diverses difficultés de santé de Mendelssohn ont ajourné le projet. Lorsqu'il a pu terminer la symphonie, au mois de mai 1830, il était trop tard pour que la commission chargée de sélectionner l'oeuvre musicale qui serait jouée à l'Anniversaire puisse tenir compte de son oeuvre. C'est Edouard Grell qui fut donc choisi pour l'illustration musicale des festivités du Tricentenaire.

Il existe un débat historiographique, bien mis en perspective et détaillé par Judith Silber, autour de cet échec de Mendelssohn<sup>31</sup>. N'a-t-il pas été retenu seulement parce qu'il n'a pas respecté les délais ? Des soupçons d'antisémitisme larvé de la part de la commission de sélection ont été soulevés aussi. Bien que Mendelssohn ait rejoint le luthéranisme, il était en effet encore considéré comme juif dans certains milieux berlinois. Mais il est fort possible qu'à l'inverse des soupçons d'antisémitisme –non prouvés–, ce soit simplement le classisme sans surprise de Grell, auteur assez réputé à l'époque, qui ait été préféré aux audaces de Mendelssohn. Quoiqu'il en soit, une chose est sûre : cette sélection pour le Tricentenaire de la *Confession d'Augsbourg* comptait beaucoup pour Mendelssohn. Cette symphonie de la Réformation n'était pas, pour lui, une oeuvre mineure, une oeuvre

<sup>30</sup> Hector Berlioz, 1831, cité par Larry Todd, *op. cit.*, p.238.

<sup>31</sup> Judith Sibling, « Mendelssohn and His Reformation Symphony », *Journal of the American Musicological Society*, Vol. 40, No. 2 (Summer, 1987), pp. 310-336.



secondaire. Elle occupait une place particulière, et en dépit de l'échec de sa non-sélection pour le Tricentenaire de la *Confession d'Augsbourg*, Mendelssohn s'est donné beaucoup de mal pour l'aboutir et la faire interpréter. Après trois tentatives infructueuses de concert à Leibzig, Munich et Paris<sup>32</sup>, c'est finalement à Berlin qu'il put la faire jouer en 1832. Elle ne sera plus rejouée avant 1868, laissant l'impression trompeuse qu'il s'agissait d'une oeuvre ratée ou mineure du compositeur luthérien.

Les aléas de cette symphonie de la Réformation posent pour finir la question du lien entretenu par Mendelssohn avec le judaïsme. Se définissait-il comme totalement luthérien, ou avait-il conservé un attachement particulier pour ses racines juives ? Et comment percevait-on autour de lui son identité religieuse ? Assez protestant pour concourir pour le Tricentenaire de la Confession d'Augsbourg, ne l'était-il pas assez pour décrocher le privilège de faire jouer sa composition lors des festivités anniversaires ?

### **III. Un protestant enraciné dans le judaïsme ? Le débat autour de la religion de Mendelssohn**

Deux siècles après la naissance de Felix Mendelssohn, le débat autour de la religion du compositeur n'est pas éteint. Au contraire : il a connu, depuis quelques années, de nouveaux développements, par lesquels il convient de parachever l'analyse consacrée à l'identité confessionnelle de Mendelssohn.

#### **Un luthérien très attaché à son héritage juif ? La thèse de Werner**

Ce débat s'est longtemps appuyé sur le travail de recherche de l'historien Eric Werner<sup>33</sup>, publié en 1963. Ce livre épais et fouillé, basé sur une série de lettres non-publiées, consultées à la New York Public Library, défendait la thèse suivante, reprise jusqu'au début des années 2000 par la plupart des spécialistes de Mendelssohn : le compositeur serait resté beaucoup plus soucieux de défendre ses racines juives que ce que l'on estimait précédemment. Werner a continué à défendre ces thèses, y compris dans l'édition révisée de sa somme, publiée à Zürich en 1980. Mendelssohn le luthérien serait donc demeuré bien plus attaché qu'on ne le pensait à son identité juive d'origine. A l'appui de cette thèse, Werner avance de la correspondance privée, mais souligne aussi la volonté de Felix Mendelssohn de continuer à utiliser son nom d'origine, bien qu'en l'accolant avec le nom à consonnance plus chrétienne de Bartholdy. Ce nom de « Mendelssohn », Abraham Mendelssohn, le père de Felix, aurait bien voulu qu'il se fasse plus discret en raison de sa consonnance qu'il jugeait beaucoup trop juive. « Il ne peut pas plus y avoir de Mendelssohn chrétien que de Confucius chrétien. Si tu es appelé Mendelssohn, alors tu sera *ipso facto* un juif, et cela ne te convient

<sup>32</sup> Judith Sibler, « Mendelssohn and His Reformation Symphony », op. cit., p.310.

<sup>33</sup> Eric Werner, *Mendelssohn, a New Image of the Composer and His Age*, Londres, Greenwood Press, 1963 (545p).

pas parce que, pour commencer, ce n'est pas vrai »<sup>34</sup>. Et pourtant, en dépit de l'aversion exprimée par son propre père pour le nom Mendelssohn, Felix Mendelssohn ne s'est pas résolu à abandonner ce nom, continuant à l'utiliser tout en l'accolant à celui de Bartholdy. N'est-ce pas là une preuve éclatante du désir du compositeur de maintenir un lien avec ses origines juives ?

Plusieurs oeuvres musicales de Mendelssohn ont par ailleurs été analysées dans cette perspective. On peut notamment citer l'exemple de *Die Erste Walpurgisnacht* (« La première nuit de Walpurgis »), oeuvre achevée par Mendelssohn en février 1832, quelques semaines avant la mort de Goethe. Cette composition part d'un poème de Goethe écrit en 1799, qui traite des rites printaniers des druides persécutés par des fanatiques chrétiens déterminés à supprimer toute trace de leurs anciennes coutumes. Ce texte n'était pas sans évoquer indirectement la situation de Mendelssohn en tant que juif converti... Werner l'analyse comme l'exaltation d'un « monothéisme pur » contre les superstitions de l'Eglise du haut Moyen-âge, tandis que Heinz-Klaus Metzger comprend cette oeuvre comme « une protestation juive contre la domination du christianisme »<sup>35</sup>. D'autres ont par ailleurs justement souligné que si Mendelssohn a magistralement abouti son oratorio *Elias* (1846), consacré à l'un des plus grands prophètes juifs de l'Ancien Testament, il n'a jamais achevé l'oratorio *Christus*... Hasard, ou signe d'une difficulté à fixer définitivement la figure d'aboutissement du Christ, ciment à partir duquel l'identité chrétienne s'est édifiée ?

### **Contre-enquête : Mendelssohn, un *Neuchrist* sans attaches juives**

Cette thèse du maintien d'une revendication identitaire juive, reprise par nombre de biographes de Mendelssohn, s'est cependant heurtée à de nouvelles recherches, qui ont remis en cause l'interprétation d'un Felix Mendelssohn attaché à ses racines hébraïques.

En 1998, un article publié par Jeffrey Sposato soutenait en effet l'hypothèse inverse<sup>36</sup>. Plus grave, il accusait ni plus ni moins Eric Werner de falsification historique. Werner aurait délibérément inventé certains extraits de correspondance privée attribués à Mendelssohn, contribuant à tromper, durant des années, nombre de spécialistes du compositeur. En réalité Mendelssohn n'aurait aucunement cherché à entretenir un lien avec ses racines juives. Luthérien convaincu, il aurait au contraire assumé jusqu'au bout son identité chrétienne, à l'image de nombre de juifs convertis de l'époque. En 1999, une note publiée par Peter Ward Jones dans la même revue de musicologie enfonçait le clou, en pointant de nouvelles erreurs de Werner, et appuyant du même coup la thèse de Sposato<sup>37</sup>. En 2000, Jeffrey Sposato soutenait sa thèse de doctorat intitulée : « The prize of assimilation : the

<sup>34</sup> Lettre d'Abraham Mendelssohn à son fils Felix, 8 juillet 1829, citée dans toutes les biographies consacrées à Mendelssohn.

<sup>35</sup> Cités par Todd, *ibid.*, p.270.

<sup>36</sup> Jeffrey S. Sposato, « Creative Writing : the (self) identification of Mendelssohn as Jew », *Musical Quarterly*, 1998, vol 82., p.190 à 209.

<sup>37</sup> Peter Ward Jones, letter to the editor, *Musical Quarterly*, 1999, vol 83, p.27 à 30.

Oratorios of Felix Mendelssohn and the Nineteenth Century Antisemitism tradition » (Brandeis University). Cette thèse a été publiée en 2006, en version abrégée, sous le titre : *The Price of Assimilation: Felix Mendelssohn and the Nineteenth-Century Anti-Semitic Tradition* (288p) .<sup>38</sup> Bien que plus réduite que la thèse, cette publication intègre quelques matériaux nouveaux, ajoutant notamment une réflexion sur l'interprétation par Mendelssohn de la *Passion selon Saint Matthieu*, et une analyse de l'oeuvre non-finie de Mendelssohn, l'oratorio intitulé *Christus*. On n'entrera pas ici dans les débats d'exégèse musicologique relatifs au degré de philo-sémitisme ou au contraire de rejet du judaïsme dont on pourrait, ou non, percevoir des traces dans l'oeuvre du compositeur. On se limitera à souligner que le livret de l'oratorio *Paulus*, achevé en 1836, porte manifestement la marque d'un regard critique sur le judaïsme, teinté même d'une forme d'antisémitisme. Or, Sposato montre que Felix Mendelssohn a largement dirigé la mise au point de ce livret, indiquant par là qu'il n'avait aucune gêne à s'identifier au christianisme, par opposition au judaïsme jugé endurci dans l'erreur<sup>39</sup>.

### Un luthéranisme assumé, sans animosité pour son héritage juif

Dans ce débat historiographique, on ne saurait créditer Werner et Sposato des mêmes mérites. Tout laisse à penser que la thèse développée par Jeffrey Sposato l'emporte : les liens que Mendelssohn aurait conservés avec le judaïsme sont beaucoup plus ténus que ce que Werner avait laissé croire, sur la base d'une méthodologie en partie douteuse. Un biographe récent de Mendelssohn comme R. Larry Todd, qui fait autorité, le reconnaît, et intègre les apports irréfutables de Sposato<sup>40</sup>. En revanche, on peut légitimement soutenir que Sposato, emporté par son élan, 'en fait un peu trop'. Mendelssohn était certes un luthérien convaincu, un véritable *Neuchrist* tel que les Etats allemands du début du XIXe siècle en comptaient quelques dizaines, voire quelques centaines. Mais il n'était pas pour autant insensible à son héritage, comme l'illustre son souci de conserver son nom Mendelssohn, accolé à celui de Bartholdy<sup>41</sup>. On peut même se demander si, dans son choix du luthéranisme comme famille spirituelle, il n'y avait pas, quelque part, un souci d'universalisation du judaïsme, comme en fait l'hypothèse Léon Botstein<sup>42</sup>.

<sup>38</sup> Jeffrey S. Sposato, *The Price of Assimilation: Felix Mendelssohn and the Nineteenth-Century Anti-Semitic Tradition* (288p), Oxford University Press, New York and Oxford, 2006.

<sup>39</sup> Jeffrey S. Sposato, "Paulus", and the Jews: A Response to Leon Botstein and Michael Steinberg, *The Musical Quarterly*, Vol. 83, No. 2 (été 1999), pp. 280-291.

<sup>40</sup> R. Larry Todd, *ibid.*

<sup>41</sup> Comme l'affirme Donald Mintz dans une recension critique à laquelle on s'est référé dans cette troisième partie : « il ne fait pas de doute qu'il n'y a jamais eu de Confucius chrétien, mais il a certainement eu un Mendelssohn Bartholdy chrétien, dont le premier nom proclamait sans ambiguïté l'origine juive ». Donald Mintz, recension critique de Jeffrey Sposato, dans *Music and Letters* (journal publié par Oxford University Press), vol. 88, automne 2007, p.519 à 523.

<sup>42</sup> Cité dans Todd, *ibid.*, préface, page XXVIII.

## Conclusion

Deux siècles après la naissance de Felix Mendelssohn Bartholdy, il est temps de souligner, au-delà des polémiques, la richesse inclusive du parcours confessionnel du compositeur. Chrétien et protestant il a grandi, chrétien et protestant il s'est revendiqué, sans mauvaise conscience ni double-jeu. Mais vouloir faire de Felix Mendelssohn Bartholdy un protestant 100% chrétien qui n'aurait plus rien de juif reviendrait à remplacer une erreur historique par une autre, comme l'observe Michael Steinberg<sup>43</sup>. Les deux noms par lesquels il a signé ses oeuvres, et qu'il a revendiqués pour se désigner, indiquent non un souci de rupture, mais de continuité : Mendelssohn *et* juif il est né, Mendelssohn il a voulu rester, mais en parachevant ce parcours par le choix conscient de l'identité luthérienne, chrétienne, symbolisée par le deuxième nom, Bartholdy, accolé au premier.

En dépit d'un contexte où l'antisémitisme européen était encore largement répandu<sup>44</sup>, ce double choix de Felix Mendelssohn Bartholdy illustrerait-il la thèse connue des « affinités électives » entre protestantisme et judaïsme<sup>45</sup>, au coeur de l'Allemagne de la période *Biedermeier* ? Même s'il faut se garder de transposer au début du XIXe siècle ce qu'observe Michel Leplay pour le XXe siècle, on ne peut exclure cette hypothèse<sup>46</sup>. Car pour Felix Mendelssohn Bartholdy, il apparaissait possible d'affirmer une forte identité luthérienne, et par-delà chrétienne, mais sans complètement cesser d'être juif, exprimant par là une trajectoire singulière d'intercesseur culturel<sup>47</sup>.

---

<sup>43</sup> Michael P. Steinberg, « Mendelssohn's music and German-Jewish culture : an Intervention », *Musical Quarterly*, 1999, vol 83, p.31 à 44.

<sup>44</sup> Un antisémitisme qui a trouvé son paroxysme dans la nuit nazie, marquée entre autres par la mise au ban de la musique de Felix Mendelssohn : voir la contribution d'Amaury du Closel (Forum Voix étouffées) : « La mise à l'index des oeuvres de Félix Mendelssohn sous le national-socialisme ».

<sup>45</sup> Patrick Cabanel, *Juifs et protestants ; les affinités électives*, Paris, Fayard, 2004.

<sup>46</sup> Michel Leplay, *Les Eglises protestantes et les Juifs face à l'antisémitisme au vingtième siècle*, Paris, Olivétan, 2006.

<sup>47</sup> Cf. Philippe Olivier, *Felix Mendelssohn, un intercesseur culturel*, *op. cit.*